

Dans le jardin du Luxembourg, en bordure d'une pelouse, se tient une statue de P. Roche, intitulée « L'effort ». Elle représente Hercule, se tenant à demi couché dans un berceau de feuillages et de grès, en l'un de ses travaux : le détournement du fleuve Alphée. En arrière, et au milieu de la même pelouse, se trouve le mûrier blanc de F. Ostovani (si vous ignorez qui est ce peintre, il vous est recommandé de réparer cette lacune au plus vite : cet homme peint des feuilles, des arbres, des paysages aussi, dont « la secrète puissance ne parle qu'aux yeux et s'empare de toutes les forces de l'âme »). Ce mûrier rayonne et se déploie dans sa maturité; il veille au printemps, sur les petites infantes aux robes jaunes et empesées que sont les jonquilles, se pressant en ronde, sous l'aile de son ombre douce. A l'est de la ligne formée par l'alignement de la statue et du mûrier, un arbre a poussé, nommé *catalpa*. Ainsi, se trouve formé un triangle, dont les trois sommets sont la statue, le mûrier blanc et le *catalpa*.

Ce *catalpa* est probablement de très ancienne venue. On imagine sans peine qu'il a dû être un sujet magnifique. Cependant, une tempête survint, sans doute de printemps, car d'une grande violence dans son opposition entre l'ardeur et la vigueur des forces de vie naissantes, et celles que l'immobilité de l'hiver a longtemps retenues et contenues. La tempête voulut rompre l'enracinement du *catalpa* et son attachement en ce lieu. Elle n'y parvint pas, mais l'arbre souffrit. On peut le voir à son tronc qui se déchira en une large plaie verticale, ainsi qu'à sa torsion et son actuelle impressionnante inclinaison. On le pensa, la plaie béante fut colmatée (on en voit encore la trace). L'arbre survécut. Le tronc semble hercynien. Il est plissé telle une lave où s'est écrit le temps.

Quatre branches, dans un effort herculéen, puisèrent dans l'obscur des racines et la moelle de la terre, la sève et les forces du jaillissement. L'une d'entre elles a dû longtemps raser le sol et ramper, pour soudain se redresser d'un jet vers l'ailleurs. On dut étayer cette courbure, lui évitant de se briser. L'étau est toujours présent. Les quatre branches s'élèvent en des circonvolutions qui semblent maintenant élégantes, pourtant révélatrices du sursaut qu'il leur fallut initier pour retrouver la voie de la lumière. On les dirait venues du plus profond, et saisies d'un irrépressible élan.

Tout cela se passa dans le dos d'Hercule, qui n'en vit rien.

Il y aurait peut-être une façon différente, une façon inversée, de considérer le *catalpa*. L'effort de l'arbre pourrait, après celui d'Hercule, évoquer celui d'un homme, statufié. Une sorte, non pas de Janus à deux têtes, mais d'homme tronc, à quatre jambes. Au lieu de voir l'arbre, en son élévation vers le ciel, on pourrait considérer aussi que l'on voit un homme plonger à l'inverse, au sein de la terre. Le tronc corseté de lierre est déjà enfoui dans le sol. Les quatre membres inférieurs sont vigoureusement lancés en arrière, en un mouvement sinueux, comme celles d'un plongeur. La tension des muscles est perceptible à l'arrondi se dessinant sur les cuisses tendues, et les jambes. Elle n'est pas sans rappeler celle du torse et des cuisses de l'Hercule voisin.

Cette plongée pourrait être aussi une échappatoire désespérée, une fuite et la quête d'un oubli. En y regardant de plus près, au point d'entrée du tronc dans la terre, on peut discerner une saillie ronde, qui saurait être un visage, balafre, aux petits yeux mi-clos, à la bouche entrouverte d'où jaillirait un cri de douleur. Cependant elle pourrait être aussi de joie et de curiosité, vers une autre exploration, et le cri de surprise.

Ainsi, les finitudes de l'arbre et de l'homme pourraient-elles différer, en ce que l'arbre s'étire et s'exprime dans l'espace, tandis que l'homme inexorablement s'accomplirait en un éternel retour vers le temps du noyau d'origine. Serait-ce là l'enseignement de ce Janus quadrupède ?



Anne Mounic, *Le grand platane d'Orient de Cerisy*. Crayon. Détail.

peut être

- 240 -

